

Le regard ethnographique d'Isabelle Eberhardt

Sabrina Benziane Maître assistante
 Faculté des lettres et langues. Département de Français.
 Université –Batna 2

Résumé

Les textes d'Isabelle Eberhardt se démarquent par leurs richesses et leurs portés ethnographiques, du fait des détails, descriptions, portraits faits de la société algérienne ou alors maghrébine, de manière générale et de ses habitants, à une époque marquée par le colonialisme. Ils sont aussi un témoignage qui rapporte les traditions, mœurs, rituels de cette société sensée disparaître sous les feux de la colonisation. Ils donnent forme et vie à cette identité «nationale» que la France voulait annihiler. Mais ils renseignent également sur l'esprit de curiosité, la minutie dans l'observation de la part de l'auteure qui justifie, en quelque sorte le mode de vie qu'elle s'est choisi.

Mots clés

Ethnographique – description – portrait – mœurs – rituels – société – habitants – lieux – langue – l'Autre.

الملخص

نصوص إيزابيل إبرهارت تبرز بثراوة معلوماتها الإثنografية من خلال التفاصيل، الأوصاف والوقائع التي تصور المجتمع الجزائري والمغرب العربي بشكل عام، في عصر اتسم بالاستعمار. هي أيضاً شهادة تبرز عادات وتقالييد كذا طقوس المجتمع التي اراد الاستعمار محوها. أنها تعطي شكل وحياة لهذه الهوية "الوطنية" التي أرادت فرنسا القضاء عليها. هي أيضاً تعبير عن روح الفضول والاهتمام بالتفاصيل في مراقبة المجتمع من قبل المؤلفة ما يتوافق إلى حد ما مع أسلوب الحياة التي اختارت.

الكلمات المفتاحية

اثنografياً – وصف – تصوير – عادات – طقوس – مجتمع – سكان – اماكن – لغة – الآخر.

Introduction

Si les récits d'explorations, qui constituaient des documents de premières mains dans la connaissance et la description de l'Algérie en période coloniale, étaient considérés comme les premiers écrits qui rendaient compte du pays, des traditions et mœurs de ses habitants ; l'œuvre d'Isabelle Eberhardt revêt un aspect tout aussi important puisqu'elle révèle aussi bien des aspects du pays que de la culture de ses habitants.

L'auteure puise indéniablement ses sujets de la réalité à travers une observation minutieuse de la société dans laquelle elle partage le quotidien de ses habitants. Dans les différentes nouvelles, l'auteure use de détails et d'informations qui dans la description, et des lieux et des personnages, donne une vision réelle des choses et offre des renseignements précieux sur la société algérienne de l'époque dans toute sa variation.

Portraits de mœurs et de vie sociale

De l'écrivaine à la reporter en passant par l'ethnographe, l'auteure franchit les limites des genres et des textes pour faire de ces derniers le lieu où se dévoile sa pensée, ses idées mais pas uniquement. Elle décrit, explique, cite, rapporte, nomme les lieux, les traditions, les mœurs d'une société autochtone sensée disparaître sous les feux de la politique coloniale. Une société qu'elle a approchée et décrite, où elle a vécu et discuté avec le peuple autochtone pour lequel elle est utile : elle travaillera pour l'aider. Ce qui fait de ses textes des supports dans lesquels l'auteure dénonce, critique et révèle la réalité quotidienne cachée sous les discours trompeurs du système colonial.

Pour Mohamed Rochd, ses récits et nouvelles dépassent le cadre du « folklore et de l'exotisme⁽¹⁾ » :

« Isabelle allait livrer de nombreux écrits qui témoignent d'une observation minutieuse et d'une compréhension intime du pays, écrits dans lesquels les descriptions sont alertes car elles alternent avec des incidents, des précisions historiques, des faits toujours révélateurs de l'atmosphère du lieu, de la pensée et de la vie des hommes qui y vivaient⁽²⁾ »

Dans ses textes ce sont les mœurs, les traditions, les habits, les pratiques, la vie quotidienne des gens qui sont décrits et rapportés avec minutie et exactitude à travers le regard consciencieux de l'auteure. La vie de ses personnages est toujours située par rapport à leur appartenance, à leur cadre de vie rapporté avec fidélité.

Dans la nouvelle *Yasmina*, le texte rend compte du cadre de vie et du vécu de l'héroïne : son appartenance, les traditions de sa tribu, la vie bédouine, les costumes des gens de l'époque, leurs croyances, leur mode de vie, les habits, les coutumes qui concernent les fêtes de mariage... L'auteure donne des détails importants sur leurs traditions ce qui paraît découler d'une longue observation et d'un savoir antérieur. Tout est détaillé, ce qui relève d'une attention particulière et une étude minutieuse de ces choses de sa part.

Le portrait que fait Isabelle Eberhardt de *Yasmina* donne une peinture d'un type de femme spécifique de l'Est et notamment de la femme berbère. Cette première description qui représente l'héroïne s'attarde sur ses habits: « Passés dans le lobe des oreilles gracieuses, deux lourds anneaux de fer encadraient cette figure charmante. Sur le front, juste au milieu, la croix berbère était tracée en bleu [...] Sur sa tête aux lourds cheveux laineux, très noirs, *Yasmina* portait un simple mouchoir rouge, roulé en forme de turban évasé et plat⁽³⁾ »

En évoquant la préparation du mariage de *Yasmina*. L'auteure raconte certains détails comme le fait qu'elle devait préparer elle-même son trousseau et de le confectionner comme l'était la tradition à l'époque, dans ces tribus. La description de la fête du mariage de *Yasmina* qui se déroula dans son douar puis en ville où elle allait vivre, offre une vision des fêtes spécifiques à cette région du pays: « Les fêtes de la noce durèrent trois jours, au *douar* d'abord, ensuite en ville. Au *douar*, l'on avait tiré quelques coups de fusil, fait partir beaucoup de pétards, fait courir les familiques chevaux, avec de grands cris qui enivraient hommes et bêtes. A la ville, les femmes avaient dansé au son des *bendir* et de la *r'aïta* bédouines...⁽⁴⁾ »

Puis c'est la description de la mariée, qui très précise montre une connaissance particulière du costume qu'elle porte et des désignations de ses différents constituants : « *Yasmina*, vêtue de plusieurs chemises en mousseline blanche à longues et larges manches pagode, d'un *kaftan* de velours bleu galonné d'or, d'une *gandoura* de soie rose, coiffée d'une petite *chéchia* pointue, cerise et verte, parée de bijoux d'or et d'argent, trônait sur l'unique chaise de la pièce, au milieu des femmes[...]⁽⁵⁾ »

Les tenues que portaient les prostituées sont aussi décrites et rapportées par l'auteure et qui marque pour chacune la région à laquelle elle appartient : « La dernière, originaire du Kef, portait le costume des danseuses de Tunis, vêtues à la mode d'Égypte : large pantalon blanc, petite veste en soie de couleur et les cheveux flottants, noués seulement par un large ruban rouge. Elle était chaussée de petits souliers de satin blanc, sans quartier, à talons très hauts⁽⁶⁾ »

Sur le costume saharien l'auteure peint « [...] une sorte d'ample voile bleu sombre, agrafé sur les épaules et formant tunique. Sur la tête, elles portaient une coiffure compliquée,

composée de grosses tresses en laine rouge tordues avec les cheveux sur les tempes, des mouchoirs superposés, des bijoux attachés par les chaînettes⁽⁷⁾»

Ces différents détails semblent importants pour l'auteure. Elle prend un grand soin dans leur exposition puisqu'ils contribuent à donner une vision plus réaliste de la société. Ils donnent aussi un aperçu de la minutie et de la fidélité de l'auteure à rendre pour chaque cadre de vie les éléments qui lui appartiennent.

En évoquant les Bou-Saadi, l'auteure peint dans *Pleurs d'amandiers* la population saharienne. Les femmes et leurs tenues colorées : « *Mlahfà* violettes, vert émeraude, rose vif, jaune citron, granat, bleu de ciel, orange, rouges ou blanches brodées de fleurs et d'étoiles multicolores... Têtes coiffées du lourd édifice de la coiffure saharienne, composée de tresses, de mains d'or ou d'argent, de chaînettes, de petits miroirs et d'amulettes, ou couronnées de diadèmes ornés de plumes noires. Tout cela passe, chatoie au soleil, les groupes se forment et se déforment en arc-en-ciel sans cesse changeant, comme des essaims de papillons charmants⁽⁸⁾»

Les groupes d'hommes : « vêtus et encapuchonnés de blanc, aux visages graves et bronzés, qui débouchent en silence des ruelles ocreuses...⁽⁹⁾ »

Puis les héroïnes de l'histoire Habiba et Saâdia qui « (...) portent des *mlahfà* rouge sombre, dont la laine épaisse forme des plis lourds autour de leur corps de momies. Coiffées selon l'usage du pays, avec des tresses de laine rouge et des tresses de cheveux gris teints au henné en orangé vif, elles portent de lourds anneaux dans leurs oreilles fatiguées, que soutiennent des chaînettes d'argent agrafées dans les mouchoirs de soie de la coiffure. Des colliers de pièces d'or et de pâte aromatique durcie, de lourdes plaques d'argent ciselé couvrent leurs poitrines affaissées ; à chacun de leurs mouvements rares et lents, toutes ces parures et les bracelets à clous de leurs chevilles et de leurs poignets osseux, tintent⁽¹⁰⁾ »

Cette même minutie dans l'exposition des différents détails, nous la retrouvons aussi dans ses textes de *Sud-Oranais* qui rendent compte de ses traversées et des personnes, lieux et paysages rencontrés au passage.

Dans le récit *Au Ksar*, l'auteure fait le portrait de la population rencontrée de Beni-Ounif. Elle s'attarde sur chaque catégorie et donne, en connaisseuse, l'appartenance et les détails qui dessinent les contours de ces habitants : « Les *Zoua*, Arabes fortement métissés de berbère, drapent en d'épaisse laines blanches leurs corps chétifs : l'afflux du vieux sang ksourien appauvri à travers les siècles et la vie somnolente, toujours à l'ombre, ont abâtardî leur sang arabe, et ils n'ont plus ni la belle prestance ni la robustesse souple des nomades. Quelques-uns sont beaux, pourtant, mais d'une pâle beauté efféminée, comme on devait en voir aux jeunes hommes, sur les carrefours de Carthage. Ce sont des artisans et des scribes, et non des hommes de guerre.

Pourtant les *Zoua* se singularisent des *fellah* de pure race berbère. Ils parlent entre eux l'arabe et font bande à part, très fiers de leurs origines maraboutiques : ils revendiquent tous la lignée de Sidi Tadj, descendant de Sidi Slimane Bou Semaha et de Sidi Cheikh. Ils sont donc les parents de Bou-Amama⁽¹¹⁾ »

Les récits réels ou bien fictifs rendent parfaitement compte de la société de l'époque. L'indigène n'est plus le simple Arabe que l'on nomme par cette désignation mais acquière

sous la plume de lauteure, une identité, une désignation, une description qui permet de l'imaginer avec tout ce qui pourrait le définir.

Descriptions et lieux authentiques

Dans la nouvelle *Le Major*, le texte abonde aussi d'éléments importants qui rendent compte de la société algérienne de l'époque, son organisation, la description des villes et villages qui devient une sorte de carte qui permet la connaissance des différents endroits cités et de connaître le style architectural des constructions.

« De petites rues tortueuses, bordées de maisons de plâtres caduques, coupées de ruines, avec parfois l'ombre grêle d'un dattier cheminant sur les choses, obéissant, elles aussi à la lumière, de petites places aboutissant à des voies silencieuses qui s'ouvraient brusquement, décevantes, sur l'immensité incandescente du désert...⁽¹²⁾»

Dans ces descriptions des lieux, l'auteure évoque les noms des villes alentours ainsi que les noms de certains édifices comme les mosquées ou les zaouïyas qui s'y trouvent : « Dominant tout, au sommet de la colline, une grande tour carrée, d'une blancheur tranchant sur les transparences ambiantes et qui scintillait au milieu du jour, aveuglante, gardant le soir les derniers rayons rouges du couchant : le minaret de la *zaouïya* de Sidi Salem.

Alentour, cachés dans les dunes, les villages esseulés, tristes et caducs, dont les noms avaient pour Jacques une musique étrange : El-Bayada, Foum-Sahheuïme, Oued-Allenda, Bir-Araïr...⁽¹³⁾ »

Dans ses textes l'auteure évoque aussi les différentes couches qui constituent la société algérienne de l'époque : fellah, bédouins, marabouts, taleb, prostituées, spahis...et désigne aussi le statut de chacun : « Il avait acquis l'amitié des plus intelligent d'entre eux, les *marabouts* et les *taleb*. Par son respect de leur foi, par son visible désir de les connaître, de pénétrer leur manière de voir et de penser, il avait gagné leur estime qui lui ouvrit beaucoup d'autres cœurs, plus simples et plus obscurs⁽¹⁴⁾»

La description de La Zousfana dans le récit *Beni-Ounif* : « La Zousfana, un petit pont de fer peint en gris, très laid et très dépayssé dans le décor d'afla, de roseaux et de lauriers-roses.

L'oued roule une eau trouble et rougeâtre sur les galets blancs avec, au milieu du courant, un mince filet pur, quelque source voisine.

La Zousfana, qui, avec son confluent venant de l'ouest, le Guir, forme à Igli l'Oued Saoura, ne se dessèche jamais⁽¹⁵⁾»

Le texte *Kénadsa* recèle la description de ce Ksar situé à l'ouest de Bechar : « À l'horizon, embrumé de vapeurs roses, Kénadsa paraît : des tâches noires de palmiers disséminés, une ligne bleuâtre qui est une grande palmerais et, montant au-dessus des sables, un minaret cassé qui, dans le soleil encore oblique, semble en bronze roux⁽¹⁶⁾»

Ces différentes descriptions, au-delà de la véracité des lieux qu'elles présentent, rapportent la beauté et le charme que ces lieux recèlent. Un aspect que l'auteure ne manque pas de mettre en exergue, à travers un sentiment ou alors une lumière qui permet de voir toute la fascination qu'exerce le lieu sur l'auteure.

Dans son évocation des pratiques et rituelles relatifs à la société musulmane, dont la prière : « Aux heures où la voix lente et plaintive des *moueddhén* appelle les croyants, les deux amies

se lèvent et se prosternent sur une natte insouillée, avec un grand cliquetis de bijoux⁽¹⁷⁾» mais également le rituelle musulman qui caractérise la préparation et l'enterrement du mort : « ... On lave le corps à grand eau, on l'entoure de linges blancs sur lesquels on verse des aromates, puis on le couche, le visage tourné vers l'Orient. Vers midi, des hommes viennent qui emportent Habiba vers l'un des cimetières sans clôture où le sable du désert roule librement sa vague éternelle contre les petites pierres grises, innombrables⁽¹⁸⁾»

Il n'est nullement question de dire que son œuvre est principalement une étude ethnographique mais les aspects qui la constituent en font qu'elle s'apparente à cette discipline est le fait qu'elle constitue, à travers les différentes informations qu'elle recèle un document précieux de connaissance de la société de l'époque.

Lexique et langue de l'Autre

Ce qui caractérise aussi les textes d'Isabelle Eberhardt et qui relève aussi de sa connaissance de la société est l'utilisation de termes arabes dans sa narration. Loin de vouloir donner à ses textes une couleur locale et qui prendrait un aspect exotique comme le faisaient les écrivains orientalistes, chez elle le mot s'intègre naturellement au texte et rend plus précisément l'authenticité et l'originalité du cadre ou de la pensée. L'auteure ne donne généralement pas de traduction à ces mots. Par cette utilisation de l'arabe, elle donne l'impression de vouloir donner toute la charge sémantique à la réalité qu'elle désigne et qui ne peut se faire que dans la langue arabe.

Si nous comparons entre l'utilisation de certains mots par un écrivain orientaliste comme Eugène Fromentin et notre auteure Isabelle Eberhardt, se révèle très facilement la différence dans l'utilisation et la charge que prennent ces mots dans le texte. Les deux auteurs utilisent à peu près le même lexique des mots arabe (haïk, burnous, k'sour, douar, mlahfa, marabout, taleb, bordj,...) parfois la transcription phonétique varie mais aussi la valeur et la charge de chaque mot.

Dans les écrits d'Eugène Fromentin comme *Un été dans le Sahara* (qui fut édité pour la première fois en 1856) et même dans *Une année dans le Sahel* (édité deux ans après), le texte contient des mots en arabe pour nommer des mets, des monuments, des objets, des habits, des cérémonies et qui souvent sont accompagnés de traduction pour que le lecteur puisse les saisir. L'auteur explique l'utilisation et la réalité que désigne chaque mot.

Lorsque Eugène Fromentin et Isabelle Eberhardt évoquent le son du *muëddin* la valeur du mot et du personnage n'est pas la même pour les deux auteurs :

Eugène Fromentin, dans *Un été dans le Sahara* rend compte de ce qu'il voit et de ce qu'il entend ou ce qu'il constate : « En même temps un *Muezzin*, qu'on ne voyait pas, se mit à chanter la prière du soir, la répétant quatre fois aux quatre points de l'horizon, et sur un mode si passionné, avec de tels accents, que tout semblait se taire pour l'écouter⁽¹⁹⁾»

Pour Isabelle Eberhardt le mot utilisé dans la nouvelle *Le Major* prend toute sa charge sémantique et son utilisation donne l'occasion de dire tous les sentiments qu'il procure : « Alors, du grand minaret de Sidi Salem et de petites terrasses des autres mosquées délabrées, la voix des *muëddine* montait, bien rauque et bien sauvage déjà, traînante. Avec cette voix de rêve, les dernières rumeurs humaines de la ville sans pavés, sans voitures, se taisaient [...]»⁽²⁰⁾

Parfois l'utilisation d'un même mot ne donne pas la même signification comme pour le mot *marabout*. Dans le texte de Fromentin, le mot est donné dans sa signification propre « Bel-

Kassem vit ma surprise et me dit d'une façon dévote et très- grave : *Derviche, marabout*, un fou, c'est-à-dire un saint⁽²¹⁾ »

Pour Isabelle Eberhardt, le mot utilisé dans la nouvelle *Le Major* désigne une élite de la société : « Il avait acquis l'amitié des plus intelligents d'entre eux, les *marabouts* et les *taleb*⁽²²⁾ »

Il serait intéressant de faire le parallèle entre les deux auteurs mais là n'est pas notre propos. Ce qui apparaît dans les textes d'Isabelle Eberhardt est que les informations qu'elle intègre, les termes en arabe aussi, prennent deux aspects : d'abord ils permettent la perception de la société de l'époque étant des renseignements de première mains qui concernent les lieux, les gens, les traditions, les coutumes, le vécu aussi. D'autre part, intégrés au texte, ils n'y sont pas étrangers, surtout dans ses nouvelles et n'enlèvent en rien le caractère littéraire de ces textes.

Pour Sossie Andezian certains pourraient objecter du fait que ses écrits sont beaucoup plus autobiographiques et de ce fait ne constituent aucunement une base d'informations objective seulement dans cette écriture autobiographique c'est l'observation et la description de la société qui prime ainsi : « (...) le regard d'I. Eberhardt est un regard ethnographique et tous ses écrits révèlent un souci constant de systématisation de ses observations. Même si celles-ci sont centrées sur elle-même ou sur des personnes singulières, ce n'est pas tant la particularité des expériences qui l'intéresse que leur universalité⁽²³⁾ »

C'est précisément dans ses carnets de route ou ses journaliers que le regard ethnographique d'Isabelle Eberhardt apparaît puisqu'elle rend compte d'une précision et d'une justesse des traditions, pratiques (quotidiennes et religieuses), des cérémonies, des composantes de la société algérienne de l'époque. Tout ce qui peut peindre ou aider à avoir une vision d'ensemble de cette société. Tous ces textes témoignent de la vie de la société de l'époque. Cependant même ses nouvelles deviennent des espace où elle évoque et intègre ces données.

Conclusion

L'auteure décrit et rapporte, sans jugements, les faits et les réalités dont elle est témoin. Ses voyages, son identité masculine, son insertion dans la société de l'époque à travers les échanges, les discussions, le fait de partager la vie et l'univers de ceux qu'elle avait adopté et qui en avait fait de même, lui permit de rapporter des précisions et des données très précieux sur la société de l'époque.

Notes

- 1)- ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Alger, Office des Publications Universitaires, p. 37.
- 2)- *Ibid.* p. 108.
- 3)- Isabelle EBERHARDT, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Paris, Editions Liana Levi, p. 48.
- 4)- *Ibid.* p. 62.
- 5)- *Ibid.* pp. 62-63.
- 6)- *Ibid.* p. 66.
- 7)- *Ibid.* p. 67.
- 8)- *Ibid.* p. 76.
- 9)- *Idem*.
- 10)- *Ibid.* p. 76.
- 11)- J.M KEMPF-ROCHD, *Isabelle Eberhardt, Une version inédite de Sud-Oranais, Notes de route*, Alger, ENAG Édition, p. 26.

- 12)- Isabelle EBERHARDT, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu*, *Op. cit.*, p. 161.
- 13)- *Ibid.* p. 161
- 14)- *Ibid.* p. 173.
- 15)- J.M KEMPF-ROCHD, *Isabelle Eberhardt, Une version inédite de Sud-Oranais, Notes de route*, *Op. cit.*, p. 22.
- 16)- *Ibid.* p. 151.
- 17)- Isabelle EBERHARDT, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu*, *Op. cit.*, p. 77.
- 18)- *Ibid.* p. 78.
- 19)- FROMENTIN, Eugène, *Sahara et Sahel*. In Bibliothèque Nationale de France. Site de la Bibliothèque Nationale de France, [En ligne]. Adresse URL : <http://www.Bnf.fr> (Page consultée le 31 janvier 2007)
- 20)- *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu*, *Op. cit.*, p. 169.
- 21)- FROMENTIN, Eugène, *Sahara et Sahel*, *Op. cit.*, p 43.
- 22)- EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu*, *Op. cit.*, p. 173.
- 23)- HENRY, Jean-Robert et Lucienne MARTINI(dir.). juin 1999, *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence les 7 et 8 avril 1997, Centre des Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, Édisud, p. 111.